

Journées d'études
Les traumatismes : causes et suites

Textes préparatoires

Claudette Damas

Le traumatisme, un hiatus

Hérité de la pensée médico-chirurgicale du XIX^e siècle dont il est issu, le terme de traumatisme appartient au vocabulaire des plaies suppurantes, des grandes fièvres et des hémorragies catastrophiques. Synonyme d'effraction, de rupture de l'enveloppe protectrice, celle de la peau, il évoque toujours une situation désastreuse pour l'organisme, sinon mortelle.

C'est cette notion de violence avec effraction qui s'est trouvée transposée, *via* les traumatismes crâniens, dans l'idée commune de traumatisme psychique, simple décalque du traumatisme nerveux. C'est toujours elle, avec ce qu'elle véhicule d'imaginaire, qui infiltre encore les profondeurs de la pensée scientifique de notre époque. Ainsi, sans plus insister sur les « cellules de crise » qui scandent rituellement notre vie contemporaine, notons qu'elles témoignent, le plus souvent, d'un activisme scientiste chargé de faire rentrer dans le rang le « cerveau émotionnel » un peu trop enclin à se manifester.

Oubliée un peu vite la leçon freudienne que la neurologie s'arrête là où commence l'hystérie ! En effet, si les paralysies de la conversion hystérique peuvent apparaître à la suite d'un choc violent, preuve sera faite qu'« il est évidemment impossible que cette anatomie [cérébrale] puisse expliquer les traits distinctifs de la paralysie hystérique ». Ainsi, la véritable nature de la lésion traumatique sera mise en évidence comme altération de la pensée qui n'est ni l'âme ni le cerveau. Là s'achève la querelle de l'hystérie : elle renvoie Babinski à son

pithiatisme et arrache définitivement le trauma à son socle organique. À charge désormais, pour Freud, d'en défendre l'étiologie psychopathologique.

En 1919, appelé comme expert auprès de la commission chargée d'instruire les plaintes des soldats victimes de faradisation, mis en demeure de séparer le bon grain de l'ivraie, le névrosé du simulateur, Freud ne s'y montre pas à son aise. Faut-il dupliquer le modèle de la névrose de guerre sur la névrose de paix ? Ces soldats traumatisés sont-ils des névrosés ? Qu'ont-elles de commun, ces manifestations nées d'une menace vitale (angoisse aiguë, effets somatiques, états dépressifs, voire mélancoliques, confusion...) et celles différées, surdéterminées, de la névrose « par frustration d'amour », sachant par ailleurs que le facteur déclenchant d'une névrose ne doit rien au caractère hors norme de l'événement ? Nul besoin d'un cataclysme : un mot, un bruit, un entr'aperçu peut y suffire.

La question trouvera sa réponse en 1926 : les plus grandes tragédies sociales ne prennent leur sens traumatique que de cette tragédie intime qu'est l'angoisse du réel. Autrement dit, l'événement, quel qu'il soit, ne tient son efficacité que des pulsions mises en jeu dans l'histoire du sujet, au cas par cas. Imputé au sujet lui-même, le trauma porte sa marque, celle de son fantasme, qui, fait factice, indice du réel, vaudra désormais pour l'événement vécu. Ici le trauma se fait « causant », parole mythique.

Cette logique d'implication du sujet introduit au pas suivant. Ce qui a fait événement et cause inaugurale du trauma ne serait que défense après coup, protection efficace contre les démons intérieurs. C'est le danger intérieur qui conditionne le danger extérieur et non l'inverse. En effet, si le hasard a bien sa part dans toute occurrence qualifiée d'accidentelle, en revanche, ce sont les lois de l'inconscient qui lui donnent sens. D'où l'aporie qu'il reviendra à Lacan de développer à partir de sa définition du traumatisme comme rencontre manquée entre symbolique et réel, réel qui à la fois se dérobe et s'impose, répétition d'un réveil jamais atteint.

Comparable en cela à celle de l'œuf et de la poule, la question du trauma et de sa cause, comme toute question portant sur l'origine, ouvre un débat possible sur son existence même : existe-t-il un trauma possible pour le parlêtre ?

* * * * *

Guy Clastres

Le traumatisme

S'il est une notion freudienne dont on peut dire aujourd'hui qu'elle a fait florès, c'est bien celle du traumatisme. Mais nous voyons bien qu'elle est utilisée de nos jours à tout propos, et le plus souvent hors de propos.

Il nous faut rappeler ici que cette notion est chez Freud très construite, très structurée autour de plusieurs moments qui en scandent la temporalité. Il y a tout d'abord une scène dite de séduction à laquelle le sujet participe à son insu tout en s'y montrant sensible ; il se divise face à cette émotion. Il méconnaît le plaisir qu'il y prend sans le savoir. Il y a donc refoulement de cet effet, puis un retour du refoulé à l'occasion d'une autre rencontre évoquant par quelque trait la première. C'est dans ce retour (retour du refoulé) que consiste à proprement parler l'effet traumatique. Dans cette succession, il s'agit, bien entendu, de la relation du sujet à la sexualité, relation qui est toujours dysharmonique, toujours plus au moins ratée, et donc plus au moins traumatique.

Les cas freudiens illustrent bien cette problématique. Souvenons-nous du petit Hans. Ce qui est traumatique dans ce cas, c'est l'expression clinique de la jouissance phallique (les érections qui affectent son pénis) qu'il ne maîtrise pas. Son sexe semble jouer sa partie tout seul et il ne lui faut rien moins qu'une phobie (les chevaux) pour tracer dans l'Autre la limite de son être de sujet défaillant devant l'irruption d'une jouissance énigmatique.

Mais l'exemple paradigmatique du traumatisme tel que Freud le concevait nous semble décrit dans le rêve de